HispanismeS

Revue de la Société des Hispanistes Français

18 | 2021

Murs, barrières, obstacles dans les mondes hispaniques II

Du *huayco* au *pachakuti* : poétique de la nation emmurillée chez l'écrivain ethnologue péruvien José María Arguedas (1911-1969)

Del huayco al pachakuti: poética de una nación cercada en la obra del escritor etnólogo peruano José María Arguedas (1911-1969)

From the huayco to the pachakuti: a poetical of the walled up nation in the ethonologist writer José María Arguedas (1911-1969)

Françoise Aubès

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hispanismes/13877>

DOI : 10.4000/hispanismes.13877

ISSN : 2270-0765

Éditeur

Société des Hispanistes Français

Référence électronique

Françoise Aubès, « Du *huayco* au *pachakuti* : poétique de la nation emmurillée chez l'écrivain ethnologue péruvien José María Arguedas (1911-1969) », *HispanismeS* [En ligne], 18 | 2021, mis en ligne le 31 décembre 2021, consulté le 30 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hispanismes/13877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hispanismes.13877>

Ce document a été généré automatiquement le 30 janvier 2022.

Les contenus de cette revue sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Du *huayco* au *pachakuti* : poétique de la nation emmurillée chez l'écrivain ethnologue péruvien José María Arguedas (1911-1969)

Del huayco al pachakuti: poética de una nación cercada en la obra del escritor etnólogo peruano José María Arguedas (1911-1969)

From the huayco to the pachakuti: a poetical of the walled up nation in the ethnologist writer José María Arguedas (1911-1969)

Françoise Aubès

- 1 De la fiction au réel, et à la Péric, celui de « Je me souviens », on pourrait faire la longue liste de tous les murs présents passés et à venir : notre contemporanéité est pleine de murs que l'on fait tomber, comme celui de Berlin, et de murs que l'on reconstruit à une époque où en Europe la libre circulation est de rigueur depuis les accords de Schengen, dans un monde de globalisation, de transnationalité ; les murs n'en finissent pas de se reconstruire comme ce mur paradigmatique entre les États-Unis et le Mexique, sans compter les océans, murailles d'eau qui emprisonnent les îles, sans oublier d'autres murs, ceux d'Internet, dazibao connectés, murs des réseaux sociaux, murs invisibles, intériorisés, clivages, incommunication, confinement...
- 2 Le mur est donc d'une richesse connotative immense et tout chercheur quel que soit son domaine, en tant qu'hispaniste et américaniste, en tant que littéraire et civilisationniste, aura trouvé son petit mur à lui soit pour l'entretenir, le consolider, soit pour le détruire car on est pris dans ce mouvement dedans/dehors, du bien et du mal. Je me souviens de la *novela ejemplar* de Cervantes « El celoso extremeño » où le vieux Carrizales, souffrant du mal de la jalousie, retient sa très jeune épouse dans une sorte de clôture conjugale, portes fermées à double tour, murs de la terrasse surélevés, mais rien n'y fera et le narrateur de conclure sur : « Lo poco que hay de fiar de llaves, tornos y paredes cuando queda la voluntad libre »¹. Du côté du Mexique, je pense à la

concision avec laquelle le narrateur de la nouvelle de Carlos Fuentes « Gente de razón », l'architecte Ferguson, parle du mur « elemento primordial de la arquitectura. Dice que si para los indios el muro separaba lo sagrado de lo profano, para el conquistador español, al vencedor del vencido y para el ciudadano moderno al rico del pobre y para el mexicano del futuro, el retorno a la pared (contra el vidrio, contra el cemento, contra la verticalidad postiza) debería ser una invitación a circular, a salir y entrar, a moverse con el horizonte »².

- 3 Mais venons-en à mon mur. Si j'ai choisi l'écrivain péruvien José María Arguedas en intitulant mon article « Du *huayco* au *pachakuti* : poétique de la nation emmurillée », c'est parce que son œuvre mais aussi sa personne tout entière consacrée au Pérou soit à une nation emmurillée selon ces mots, permettaient une approche sur plusieurs registres.
- 4 Je propose donc une lecture du monde arguédien à partir de la thématique du mur au sens large du terme, sachant que dans le complexe et vaste champ de la théorie littéraire, la notion de thème se décline en motif, figure, image, soit tout ce qui peut créer un réseau de sens significatif permettant d'éclairer l'œuvre d'un écrivain. Le mur participant alors pleinement de l'herméneutique arguédienne.
- 5 Je dois commencer par un bref rappel des éléments biographiques de l'auteur ; or, en ces temps où l'on s'interroge pour savoir s'il faut séparer l'homme de son œuvre, la question ne se pose pas : Arguedas est un individu au sens plein du terme, c'est-à-dire indivisible. Vie et œuvre se rejoignent, les deux étant entièrement tournées vers une seule chose : « que no haya rabia »³, que les murs qui encerclent – un de ses termes leitmotiv – la nation toute entière tombent et qu'advienne une société plus juste, sans barrières, un pays de *Todas las sangres*, titre de son avant-dernier roman (1964). Revenons aux données biographiques essentielles.

1. Rappel biographique

- 6 José María Arguedas naît en 1911 à Andahuaylas dans les Andes du Sud département aujourd'hui d'Apurímac. Au début du ^{xx}e siècle, le Pérou est un pays divisé en deux (si l'on excepte la Forêt amazonienne considérée comme la périphérie de la périphérie), Lima et la côte *criolla*, hispanophile – pour des raisons historiques (Lima étant la capitale de l'ex vice royauté de Nouvelle Castille). Dans les Andes qui concentrent le plus grand pourcentage de population (le contraire de ce qui se passe aujourd'hui où la population urbaine liménienne est la plus nombreuse), domine le système de l'hacienda. Si ce système d'exploitation issu de la colonie, hérité du latifundium espagnol, reste le symbole de l'asservissement, il faut rappeler que la situation à l'époque différait d'une région à l'autre. Mais dans les Andes du sud, celles d'Arguedas, ce système s'apparente à un système féodal ; dans cette « organisation » sociale, les *pongos*, *colonos*⁴ qui appartiennent à l'hacendado sont en bas de l'échelle, assujettis entre autres au travail gratuit ; tandis que les *comuneros*, indiens libres, ont réussi à maintenir leur mode de vie communautaire. La ville d'Andahuaylas où naît Arguedas se situe à près de 3000 mètres d'altitude ; la région est majoritairement monolingue quechua, rurale, indigène, isolée par l'orographie particulière, cette muraille des Andes seulement découpée par le grand fleuve Apurímac. Arguedas, naît dans un milieu aisé de *misti*, qui ne veut pas dire métis mais notable – soit la classe dominante – quelle que soit la couleur de la peau. Son père est avocat, mais pauvre, sans clients. Sa mère meurt

quand il a trois ans, le père épouse en secondes noces une grande *hacendada*, autoritaire, peu tendre avec l'enfant qui trouvera comme il ne cessera de le répéter, réinventant sans doute son roman familial, amour et réconfort auprès des *mamachas*, des cuisinières, des *pongos*. Le quechua est sa première langue, dira-t-il. Voici ce qu'il déclare lors de la session « Testimonio y lectura » du *Primer encuentro de narradores peruanos en Arequipa* en 1965 :

Voy a hacerles una confesión un poco curiosa: yo soy hechura de mi madrastra. Mi madre murió cuando yo tenía dos años y medio. Mi padre se casó en segundas nupcias con una mujer que tenía tres hijos; yo era el menor y como era muy pequeño me dejó en la casa de mi madrastra, que era dueña de la mitad del pueblo; tenía mucha servidumbre indígena y como a mí me tenía tanto desprecio y tanto rencor como a los indios, decidió que yo había de vivir con ellos en la cocina, comer y dormir allí. Mi cama fue una batea de esas en que se amasa harina para hacer pan, todos las conocemos. Sobre unos pellejos y con una frazada un poco sucia, pero bien abrigadora, pasaba las noches conversando y viviendo tan bien que si mi madrastra lo hubiera sabido me habría llevado a su lado, donde sí me hubiera atormentado (Risas)⁵.

- 7 La personne de l'écrivain, celle de l'ethnologue, celle de l'homme privé et public s'est construite autour de cette première enfance d'amour et de haine comme il le répétera : « Estoy luchando en un país de halcones y sapos desde que tenía cinco años ⁶ » et « un mundo cargado de monstruos y de fuego de grandes ríos que cantan con la música más hermosa al chocar contra las piedras y las islas »⁷ ; tel est le noyau dur de sa personne, son empreinte émotionnelle, entre abandon et tendresse des *comuneros* chez qui il se réfugie mais aussi marginalité car ni tout à fait « blanc » ni tout à fait à fait indien. Le père absent, la solitude, puis les études à Abancay, la mort du père, puis Lima : il connaît alors la trajectoire d'un jeune étudiant pauvre dans les années trente acquis aux idées de l'indigénisme de José Carlos Mariátegui et aussi passionné de littérature. Son expérience de maître rural à Sicuani, (département de Cuzco) préfigure le combat de toute sa vie : rendre légitime dans sa lumineuse visibilité ce monde andin dont il est redevable – « Dentro del muro aislante y opresor, el pueblo quechua, bastante arcaizado y defendiéndose con disimulo, seguía concibiendo ideas, creando cantos y mitos »⁸ – ; ce qu'il fera en tant que folkloriste, d'abord puis ethnologue, professeur, responsable de diverses fonctions d'ordre culturel, en publiant articles et romans, défenseur d'une culture andine menacée par un monde qui change ce qui accroît les souffrances psychiques d'une personne que l'on pourrait qualifier de bipolaire et dont la dépression aura finalement raison : il se tire une balle dans la tempe le 28 novembre 1969 dans les locaux de l'université Agraire de Lima ; ce suicide est l'aboutissement d'une série de tentatives ratées. Cette trajectoire vitale rapidement résumée est originale : quelqu'un appartenant au monde des nantis de province décide de faire le chemin inverse, d'aller de l'autre côté du mur, vers ce monde subalterne, méprisé, celui des indigènes, dans un processus d'acculturation à l'envers, en empathie totale avec une partie de la population qui à l'époque était considérée comme une réserve de main d'œuvre, de portefaix, d'employés.

2. L'œuvre

- 8 L'image du mur au sens premier ou au sens figuré est souvent utilisée par Arguedas pour décrire le Pérou de son enfance ; un pays divisé socialement : « Nosotros nacimos en un país dividido: indios, mestizos, blancos divididos por vallas casi

infranqueables »⁹. Le Pérou clivé de la première moitié du xx^e siècle, géographiquement et culturellement, est divisé en classes sociales qui ressemblent davantage à des castes – « un claustro de castas »¹⁰. C'est ce Pérou andin d'abord emmurillé au sens propre car barré par une orographie exceptionnelle, qu'il recueille et réinvente dans ses premiers récits et dans ses romans. On y lit également l'expérience vitale depuis l'enfance dans une société d'apartheid tacite. Y dominent la maltraitance, le mépris de l'indien, la fracture qui divise les *mistis* et les autres. Les murs de la société de l'époque enferment les classes, les individus. Le monde qu'il connaît dans son enfance est celui de la petite ville de province et des villages indiens alentour voire des communautés au mieux, mais le monde des *mistis* est une micro société hiérarchisée où il semble difficile de passer d'une classe sociale à l'autre. On pourrait ici à dessein reprendre l'expression utilisée par Angel Rama – « crecimiento de un niño crecimiento de un pueblo »¹¹ – depuis les Andes jusqu'à la côte – Lima – où peu à peu il sera intégré grâce aux relations de son épouse et sa sœur, et surtout grâce au travail de divulgation de la culture andine : « empezamos a quebrantar la muralla que cerraba Lima y la costa – la mente de los criollos todopoderosos, colonos de una mezcla bastante indefinible de España, Francia y los Estados Unidos y de los colonos de estos colonos – quebrantar la muralla que cerraba Lima y la costa a la música en milenios creada y perfeccionada por quechuas, aymaras y mestizos »¹². On voit dans le cheminement tant personnel que professionnel d'Arguedas un horizon qui s'élargit géographiquement : au petit village des Andes des premiers *cuentos* d'*Agua* (1935) succède une petite ville comme Puquio dans *Yawar Fiesta* (1941), Lima imposant sa loi à Puquio interdisant la corrida indienne – « la fête du sang » – puis Abancay dans *Los ríos profundos* (1958), *El Sexto*¹³ (1961) ; *Todas las sangres* (1964) est une nouvelle approche du Pérou, une image totale de la Côte et de la Sierra, d'un pays attrapé dans les mailles de l'impérialisme nord-américain. Et enfin l'action du roman posthume *El Zorro de arriba y el zorro de abajo* (1971) se déplace à Chimbote. Arguedas est fasciné par ce petit port de pêche situé dans le nord du Pérou, qui devient une immense *barriada* (bidonville) au moment du boom de la farine de poisson – « quedé fascinado. Es una Lima de laboratorio ¹⁴ » écrit-il à son ami, l'ethnologue nord-américain John V. Murra. Dans ce roman prospectif, il cherche à saisir un Pérou nouveau, difficile, celui des migrants venus de toutes les régions du pays : « aquí está reunido la gente desabandonada del Dios y mismo de la tierra, porque ya nadies es de ninguna parte-pueblo en barriadas de Chimbote »¹⁵, dit l'un de ces personnages déplacés. *El zorro de arriba y el zorro abajo* est un roman expérimental – cassant les codes traditionnels du genre, les narrateurs sont les deux renards mythiques du Manuscrit de Huarochirí¹⁶ ; c'est un objet littéraire indéfinissable, journal intime et testament à la fois, écrit dans la souffrance des derniers mois avant le geste définitif qui mettra fin à ses jours. Arguedas suit donc l'évolution et les changements d'un pays compartimenté, enclavé jusqu'au début des années cinquante quand sous l'effet de la modernité, la construction des routes, commence le *huayco* ou *lloqlla*¹⁷ comme on appelle le rush des migrants provinciaux, majoritairement *serranos* en un flux ininterrompu sur Lima. C'est de loin le plus grand événement du xx^e siècle au Pérou car ce déplacement continu de milliers de *serranos*, à Lima, lesquels s'installent sur des terrains inoccupés, construisant les premières *barriadas* qui sont les *conos*, les quartiers périphériques d'aujourd'hui, va reconfigurer l'identité de la ville de Lima autrefois *criolla* et maintenant plus métisse, *chola* et la société péruvienne toute entière.

3. L'autre côté du mur

- 9 En recevant le prix Garcilaso de la Vega en octobre 1968, un an à peu près avant son suicide, Arguedas fait un discours de remerciement qui est une sorte de synthèse très courte de la tâche qu'il s'était assignée : rendre sa dignité à la « *nación acorralada* » (les indiens) et rappelle la particulière expérience que fut sa jeunesse en passant de l'autre côté du mur de la « *gran nación cercada* » :

Pero los muros aislantes y opresores no apagan la luz de la razón humana.[...]. Y bien sabemos que los muros aislantes de las naciones no son nunca completamente aislantes. A mí me echaron por encima de ese muro, un tiempo, cuando era niño; me lanzaron en esa morada donde la ternura es más intensa que el odio, y donde por eso mismo, el odio no es perturbador sino fuego que impulsa¹⁸.

- 10 Cette déclaration qui reprend l'image d'un monde scindé en deux renvoie aussi à son statut personnel, *misti* mais homme élevé en totale empathie avec une culture différente qu'il essaiera de traduire dans ses romans, pour combattre les stéréotypes méprisants habituellement accolés au mot indien : soit transmettre une culture perçue dès l'enfance comme un monde difficile, et chaleureux, et gai, brisant l'image lugubre de l'indien au silence impénétrable comme le voyaient les écrivains *criollos*. Dans ce monde de fêtes, de musique, d'entraide et de croyances l'homme n'est pas le centre du monde mais partie d'un système harmonieux car le monde n'est pas divisé en genres étanches ; y domine non pas une relation anthropocentrée mais holistique et panthéiste. Cette vision d'un monde d'harmonie et fluidité, où tout circule, se retrouvera dans tous ses romans et tous ses essais ethnologiques. L'homme – le personnage – n'est jamais seul au centre du monde ; le monde ne l'entoure pas, il est le monde, comme la fleur, l'insecte, la montagne vénérée. En effet le narrateur arguédien ne se contente pas seulement d'assurer la régie du récit ou d'être un narrateur-personnage, il est aussi le descripteur de la nature, du plus grand au plus petit ; il se fait entomologue, pour décrire le *huaranko*, cette grosse mouche d'un noir bleuté qui sort toute alourdie de la corolle d'une fleur, recouverte de pollen jaune, ou encore les pattes noires et velues de l'*apasanka*, *apankora*, la tarentule terrifiante mais aussi apaisante comme le chante la berceuse :

Apankora, apankora
llévame ya de una vez;
en tu hogar de tinieblas
críame, críame por piedad.
Con tus cabellos,
con tus cabellos que son la muerte
acaríciame, acaríciame¹⁹

- 11 Son œuvre transmet l'image d'un monde décompartimenté, fluide, un monde en continu pour reprendre le titre d'un des chapitres de *Par-delà nature et culture* de Philippe Descola, « Ces figures du continu ». « La nature ne s'oppose pas à la culture, mais elle la prolonge et l'enrichit dans un cosmos où tout s'ordonne aux mesures de l'humanité »²⁰. La nature est la clef de voute de la culture andine selon Arguedas, l'homme vit dans un grand continuum où tout est animé à l'opposé de la vision anthropocentrée du monde cartésien occidental. Et c'est un des grands talents de l'écrivain que de rendre dans ses récits ce sens harmonieux de la vie. La relecture de ses romans le montre bien. Dans *Los ríos profundos* qui pourrait s'apparenter à un roman d'apprentissage, celui d'un jeune garçon Ernesto entre deux mondes, la nature est

éminemment présente, exaltée, avec des scènes de hiérophanie comme celle du lever du jour quand l'étoile du Berger, blanche et lumineuse, apparaît aux voyageurs :

Bruscamente, del abra, en que nace el torrente, salió una luz que nos iluminó por la espalda. Era una estrella más luminosa y helada que la luna [...] el aire mismo adquirió una especie de sólida transparencia. Mi corazón latía como dentro de una cavidad luminosa²¹.

- 12 Même dans les romans stylistiquement moins réussis que *Los ríos profundos*, comme *Todas las sangres*, celui qu'Arguedas pourtant préférait pour son ambitieuse vision du Pérou, on remarque comment tout récit d'action d'un personnage s'accompagne d'une pause que l'on pourrait appeler descriptive dans l'esprit d'une théorie occidentale du récit romanesque, mais qui est en fait la présence de la nature dans une sorte d'accompagnement indissociable de chaque geste, de chaque action du personnage ; les exemples sont nombreux, comme celui-ci :

Montaron los tres. Don Bruno espoleó suavemente al potro y éste trotó lo más rápidamente que pudo, el mal camino. Los grillos y los sapos cantaban; su voz se levantaba como agua sonora, llegaba a los astros, hacía vibrar la médula de las piedras más puras; cubría de silencio vivo la figura apenas visible de las montañas y los abismos, acrecentaba dulcemente el frío, pero don Bruno no los oía²².

- 13 Cette transgression des règnes, cette communication avec la nature, on la verra tout particulièrement dans *Los ríos profundos*, publié en 1958 ; ce roman fera connaître Arguedas hors du Pérou et sera traduit et publié dans la collection Croix du Sud des éditions Gallimard, dirigée par Roger Caillois, roman qui sera considéré comme une sorte d'aboutissement romanesque d'un style d'écriture que cherchait Arguedas, depuis les premiers *Cuentos*. Sous couvert de la fiction il y raconte l'enfance d'Ernesto, qui plus tard accompagne son père jusqu'à Abancay, où il se retrouvera enfermé dans un collège religieux d'où tous les dimanches il s'échappera pour courir vers la lumière du grand fleuve Pachachaca. Ernesto est en fait le petit garçon d'Agua qui a grandi, celui qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre camp, celui qui a franchi le mur qui sépare les deux mondes, celui chaleureux de ses pères et mères protecteurs, les indiens, et l'autre blanc, *misti*. Il découvre avec son père Cusco, une véritable ville sainte pour lui, construite sur les ruines imposantes des maisons et des palais incas. Ernesto soudain s'arrête devant un mur, fasciné. Au-dessus du mur s'élève toute blanche, avec ses balcons de fer forgé la demeure espagnole. Le mur est imposant, fait d'énormes pierres aux angles s'ajustant parfaitement et résistant aux tremblements de terre. Ernesto tombe en arrêt devant ce qui pour son père n'est qu'un mur de pierres mais qui prend pour lui une autre dimension presque sacrée comme le geste qu'il fait :

Toqué las piedras con mi mano ; seguí la línea ondulante, imprevisible como la de los ríos en que se juntan los bloques de piedra. En la oscura calle, en el silencio, el muro parecía vivo, sobre la palma de mis manos llameaba la juntura de las piedras que había tocado²³.

- 14 On est loin de cette rêverie pétrifiante analysée par Gaston Bachelard, celle du rocher impassible, celle de la « dureté méprisante de la pierre »²⁴. La scène est remarquable par une particulière perception du ressort de la synesthésie. La pierre dans ce concert harmonieux est comme l'eau, l'air, la musique, le souffle de l'homme et celui de l'animal. La pierre est liquide primordial, dans *Agua, Los ríos profundos, Todas las sangres*, selon la cosmovision andine :

Así como las montañas y los ríos tienen poder sobre los seres vivos, todo lo que hay en el mundo, está animado a la manera del ser humano. Nada es inerte. Las piedras tienen «encanto», lloran si no pueden desplazarse por las noches; están vinculadas

por odios o amores con los insectos que habitan sobre ellas o debajo de ellas o que simplemente se posan sobre su superficie [...]. Y todas estas cosas vivas están relacionadas entre sí²⁵.

- 15 L'écriture arguédienne n'est que communication, accords. « Ríos, caminos y aves son pues los elementos que permiten burlar la clausura de los espacios herméticos que agobian a Ernesto »²⁶ pour Antonio Cornejo Polar. Ángel Rama à propos de *Los ríos profundos* emploie le mot de « serie musical » : « a la que concurren ríos, vientos, árboles, insectos, pájaros ; son también los artefactos de la cultura popular, como es el caso del zumbayllu, [trompo, peonza] –son también los sonidos de la vida cotidiana [...] »²⁷. L'apparition du *zumbayllu* (toupie) dans la cour du collège d'Abancay, reconnecte Ernesto à son monde : « El canto del *zumbayllu* se internaba en el oído, avivaba la memoria, la imagen de los ríos, de los árboles negros que cuelgan en las paredes de los abismo »²⁸.
- 16 Le travail du folkloriste, de l'ethnologue, du diffuseur culturel pour rendre accessible ce monde andin à ceux qui n'y voyaient que l'obscurantisme propre aux masses attardées, rejoint celui de l'écrivain qui bataille avec la langue, redoutable barrière.

4. La barrière de la langue

- 17 « Entre el kechwa y el castellano : la angustia del mestizo » est le titre de l'article paru en 1939 alors que le tout jeune Arguedas qui n'a publié qu'un livre de *cuentos Agua* (1935) se pose l'une des questions essentielles : « ¿Cómo se ha de resolver el dualismo del idioma en el Perú? »²⁹ ; dans quelle langue faire parler ces personnages indiens ? S'appuyant sur son expérience de maître d'école qui enseigne l'espagnol aux collégiens de Sicuani, dans les Andes, il sait comme il est difficile de parler espagnol pour eux : « Mis alumnos mestizos, en cuya alma lo indio es dominio, fuerzan el castellano y en la morfología íntima de este castellano que hablan y escriben, en su sintaxis destrozada, reconozco el genio del Kechwa »³⁰. L'écrivain est conscient du problème de la langue à adopter pour décrire le monde indien, insatisfait de la vision stéréotypée de l'indien qu'il lit chez les auteurs *criollos*, lui qui est passé de l'autre côté du mur, cherche comment le castillan pourrait rendre compte de cette culture andine qui lui est chère. Il faut écrire en espagnol pour atteindre l'autre monde, celui des *criollos*. Quand Arguedas commence à publier ses premiers *cuentos*, il vit dans un pays de diglossie³¹, la majorité parle quechua mais la langue est ce castillan qui ne traduit que pauvrement la richesse de l'univers mental des Andins ; on peut donc parler de barrière linguistique. Au fil du temps Arguedas réussira à trouver un entre-deux ; *Los ríos profundos* en est la première réussite par son lyrisme et un langage crypté : « Intenté convertir en lenguaje escrito lo que era como individuo : un vínculo vivo, fuerte, capaz de universalizarse, de la gran nación cercada y la parte generosa humana, de los opresores »³².
- 18 Pour lui *Los ríos profundos* est une première étape dans cette recherche d'universalité, et de réconciliation entre les deux mondes antagoniques du pays :
- No se trata, pues, de una búsqueda de la forma en su acepción superficial y corriente, sino como problema del espíritu, de la cultura, en estos países en que corrientes extrañas encuentran y durante siglos no concluyen por fusionar sus direcciones sino que forman estrechas zonas de confluencia, mientras que en lo hondo y lo extenso las venas principales fluyen sin ceder, increíblemente³³.

- 19 Au fil du temps, l'hétérolinguisme, où interfèrent les deux mondes culturels apparaîtra comme la solution la meilleure pour rendre l'altérité indienne dans la langue espagnole : « l'espagnol donne l'hospitalité à la culture quechua et devient le lieu de la restitution de la cosmovision indienne »³⁴.
- 20 Cette culture qu'Arguedas tente de montrer et aussi de préserver, il sait qu'elle est de plus en plus menacée par la modernisation. D'où ambivalence du mur qui sépare et protège à la fois.

5. Du huayco au pachakuti

« La apertura de las carreteras rompió el aislamiento que la bárbara geografía había impuesto al Perú »³⁵.

- 21 Arguedas bataille pour défendre avec espoir l'idée suivante : il est possible d'être moderne tout en conservant une culture authentique comme la culture andine. C'est un dilemme souvent déchirant mais c'est une véritable bataille : « Nosotros comprobamos, con muy contradictorios sentimientos que el indio gira de hecho, dentro de la cultura occidental y más temprano que tarde, participará de ella. Nueva sangre para la vieja cultura »³⁶. Contrairement à l'interprétation que Mario Vargas Llosa fait de l'œuvre et de l'homme Arguedas dans *La utopía arcaica. José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*, traitant l'écrivain de « conservador, ecólogo cultural »³⁷, l'exaltation du paradis perdu de l'enfance ne signifie pas le retour à un passé inaltéré. Arguedas soucieux de l'évolution de son pays, observe les changements, retient les modèles à suivre comme la société métisse, active, moderne et cependant jalouse de son identité, de la vallée du Mantaro³⁸. Il consacre plusieurs études aux ferias, à la villa de Huancayo, espérant l'avènement de ce modèle pour tout le pays qui ferait de l'indien un citoyen moderne : « libres del temor de que alguien blanda un látigo sobre sus cabezas. Y podrán esperar, sin duda, para mejorar, cambiar de condición, porque la ciudad ofrece perspectivas para todos, sin exigir a nadie que reniegue de sus dioses para ser admitido en su recinto »³⁹. Le flux migratoire qui à partir des années cinquante s'accélère et entraîne des milliers de *serranos* à Lima, inquiète Arguedas. Il est attentif à ce qui se passe dans les *barriadas* (bidonvilles) de Lima ; tandis que les *criollos* ne voient dans ces *cinturones de la miseria* que délinquance, saleté, lui y voit des « cinturones de fuego de la resurrección »⁴⁰, persuadé d'y retrouver les valeurs communautaires du monde andin ; mais il se désespère, face à un capitalisme sauvage qui écrase ces migrants provinciaux précairement installés dans les bidonvilles. Car quitter son petit village des Andes, signifiera pour beaucoup retrouver d'autres murs, les murs de la discrimination, du mépris et du rejet de la part des Liméniens *criollos*⁴¹.

6. Le pachakuti

« El cerco podía y debía ser destruido, el caudal de las dos naciones se podía y debía unir »⁴².

- 22 Dans *Los ríos profundos*, dans la scène où Ernesto contemple le mur inca, on assiste à une inversion de sens, le mur de pierre inerte, bouge et danse et appelle au combat :
- Era estático el muro pero hervía por todas sus líneas y la superficie era cambiante, como la de los ríos en verano, que tienen una cima así, hacia el centro del caudal, que es la zona temible, la más poderosa. Los indios llaman « yawar mayu » esos ríos

turbios, porque muestran con el sol un brillo en movimiento, semejante al de la sangre⁴³.

- 23 Ce mur sacré, mur de pierres loin d'être inerte reconnecte Ernesto au monde de l'enfance. L'esprit exalté du jeune garçon lui confère des pouvoirs magiques, ceux de renverser le monde : « el muro puede caer ; podría elevarse a los cielos o avanzar hacia el fin del mundo y volver »⁴⁴. Est suggéré ainsi le possible renversement du monde, le *pachakuti*. Qu'il s'agisse de la fiction ou du travail de l'ethnologue on retrouve cette même ligne cohérente dans la pensée arguédienne : l'espoir de l'avènement d'un monde riche des deux cultures, mais toujours doublé de l'inquiétude de voir la culture andine écrasée par la modernité.
- 24 Dans la lignée de la défense du métissage, et bien loin d'une conception passéiste du monde andin, Arguedas, présentera en 1963 une thèse de doctorat en ethnologie intitulée « Las comunidades de España y del Perú »⁴⁵ où il étudie deux communautés agricoles (Sayago et Bermillo) de la région de Zamora (Castilla León) en montrant les influences mutuelles entre les communautés indigènes et les castillanes.
- 25 Au fil des ans Arguedas se radicalise influencé par mouvements et courants idéologiques et politiques de l'époque, la théologie de la libération, la révolution cubaine et les guérillas dans les Andes ainsi que la lutte du peuple vietnamien. Ce nouvel ordre suppose une révolution, une moderne réinterprétation du grand *pachakuti*⁴⁶, tandis que l'image du *huayco* qui déferle et emporte tout sur son passage, faisant tomber murs et barrières est de plus en plus présente dans ses textes. Elle est également dans les *cuentos* ou les récits de la tradition orale qu'il recueille comme le célèbre « Sueño del pongo » où le plus humble et le plus humilié des *pongos*, ose un jour parler à son maître du rêve qu'il a fait : « Gran señor soñé anoche que habíamos muerto los dos ». Et d'expliquer comment San Francisco somme le plus bel ange d'enduire le corps de son maître de la plus belle matière, le miel doré, tandis que le sien est enduit d'excréments par un vieil ange sale et noir. L'hacendado approuve bien sûr, mais la chute de l'histoire est bien différente car San Francisco déclare : « Todo cuanto los ángeles debían hacer con ustedes ya está hecho. Ahora ¡lámanse el uno al otro! Despacio, por mucho tiempo »⁴⁷.
- 26 Le *pachakuti* se profile, s'attend, s'espère dès *Agua*, mais surtout dans *Los ríos profundos* quand éclate la révolte des *chicheras*, quand le mur de pierre est un appel au *Yawar mayu*, à la révolte, quand le fleuve emportera la peste qui ravage Abancay. Dans *Todas las sangres*, le message est encore plus clair. Don Bruno visité par la grâce, a donné ses terres aux indiens ; une nouvelle société plus juste est en train de naître mais les intérêts capitalistes de ceux qui exploitent les mines, triomphent. Et la répression sévit, mais au moment de l'exécution de Rendón Willka, le prétendu leader de la rébellion, un grand bruit se fait entendre, comme celui du *huayco* qui emporte tout sur son passage et qui annonce le grand *pachakuti* : « El oficial lo hizo atar. Pero se quedó solo. Y él, como los otros guardias, escuchó un sonido de grandes torrentes que sacudían el subsuelo, como si las montañas empezaran a caminar »⁴⁸ ; le bruit arrive à Lima jusqu'au patron *gringo* du Consortium international, mais sans que celui-ci en comprenne le sens :
- ¿ Y ese ruido presidente?
-¿Qué ruido «Palalo»?
-¿No lo siente ? Atienda. Es como si un río subterráneo empezara su creciente⁴⁹.
- 27 Et dans le dernier journal-testament inséré dans *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, on peut lire cette même foi dans le changement à venir :

Y ese país en que están todas las clases de hombres y naturalezas, yo lo dejo mientras hierve con fuerzas de tantas sustancias diferentes que se revuelven para transformarse al cabo de una lucha sangrienta de siglos que ha empezado a romper, de veras, los hierros y tinieblas con que los tenían. Despidan en mí a un tiempo del Perú cuyas raíces siempre estarán chupando jugo de la tierra para alimentar a los que viven en nuestra patria, en la que cualquier hombre no engrilletado y embrutecido por el egoísmo, puede vivir, feliz, todas las patrias⁵⁰.

Conclusion

- 28 La trajectoire personnelle de l'écrivain ethnologue se confond avec celle de son pays, comme si Arguedas était à l'écoute d'une nation en pleine mutation, avançant lui-même vers un horizon dégagé sans limites depuis le petit village andin jusqu'à la mer, d'où l'expression qui à partir des années quatre-vingt sera utilisée pour définir l'œuvre entière d'Arguedas : « la gesta de un migrante »⁵¹, et celle d'un « héros culturel » comme on le considère aujourd'hui : il y aurait beaucoup à dire sur ce qualificatif qui renvoie aux réalités sociologiques, mais qui recoupe aussi l'inconscient mythique dans la cosmovision andine où le héros civilisateur, après avoir enseigné les règles de vie aux hommes, – semer, irriguer, récolter – disparaît.
- 29 L'œuvre de José María Arguedas est celle d'un passeur, d'un traducteur, d'un interprète animé par la conviction que le Pérou est capable de changer, de faire que les barrières de toutes sortes, ce *cerco*, dont il parle si souvent, tombent. Mais celui qui tel un héros culturel franchit les obstacles, franchit les montagnes, sera rattrapé par ce *huayco* personnel et terrifiant qui l'abattrait : « Pero me cayó un repentino *huayco* que enterró el camino y no pude levantar, por mucho que hice, el lodo y las piedras que forman esas avalanchas que son más pesadas cuando caen dentro del pecho »⁵², écrit-il dans une dernière lettre à son éditeur le 28 septembre 1969. Il faudrait alors recourir à d'autres grilles de lecture : la textanalyse, l'arrière-texte, la psychocritique d'un Charles Mauron pour comprendre comment ce passeur vivait sans doute une sorte d'emmurement personnel, désireux de rester dans le territoire de l'enfance. Roland Barthes dans une séance de son séminaire « Comment vivre ensemble » consacrée à la « Clôture », semble éclairer un peu, d'une très belle phrase, les contradictions de celui qui n'eut de cesse pour son pays de faire tomber toutes les barrières : « Il n'y a pas d'autre protection absolue que le ventre de sa mère. Sortir c'est se déprotéger : la vie même »⁵³.
- 30 Arguedas laisse une grande œuvre née d'un corps à corps douloureux avec soi-même et son pays, ouverte à de multiples lectures – écocritique, postmoderne, décoloniale – et pourquoi pas – et surtout – « tout monde », dans l'esprit de la poétique de la relation d'un Edouard Glissant. En guise de conclusion on pourrait citer la fin du petit essai intitulé *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?* écrit par Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau sur ce sujet qui nous réunit, texte qu'Arguedas aurait sûrement cautionné :

Les murs menacent tout le monde, de l'un et l'autre côté de leur obscurité. Ils achèvent de tarir ce qui s'est desséché sur ce versant du dénuement, ils achèvent d'aigrir ce qui s'est angoissé sur l'autre versant, de l'abondance. La relation à l'autre (à tout l'autre, dans ses présences animales, végétales, et culturelles et par conséquent humaines) nous indique la part la plus haute, la plus honorable, la plus enrichissante de nous-mêmes. Que tombent les murs⁵⁴.

BIBLIOGRAPHIE

- José María ARGUEDAS, *Los ríos profundos* [1958], Madrid, Cátedra, 1996.
- José María ARGUEDAS, *Todas las sangres* [1964], Buenos Aires, Losada, 1971.
- José María ARGUEDAS, *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1971.
- José María ARGUEDAS, « La novela y el problema de la expresión literaria en el Perú », *Mar del Sur, Revista peruana de cultura*, año II, n° 9 (enero-febrero 1950), p. 11-17.
- José María ARGUEDAS, *Obra antropológica, 1911-2011*, Lima, Editorial Horizonte, 2012, t. 1, 2, 4, 7.
- José María ARGUEDAS, *Las comunidades de España y del Perú*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Departamento de Publicaciones, 1968.
- José María ARGUEDAS, « El sueño del pongo » [1965] [consulté le 23/03/2020] <URL : <https://lecturia.org/cuentos-y-relatos/jose-maria-arguedas-sueno-del-pongo/1062/>>.
- AULEX « Diccionario quechua - español runasimi » [on line] [consulté le 23 mars 2020] <URL : <https://aulex.org/qu-es/>>.
- Gaston BACHELARD, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1948.
- Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires Collège de France (1976-1977)*, texte établi, annoté et présenté par Claude Coste, Paris, Seuil IMEC, 2002.
- Miguel DE CERVANTES SAAVEDRA, « El celoso extremeño » [1613], Harry Sieber (éd.), *Novelas ejemplares*, vol. II, Madrid, Cátedra, 2002.
- Antonio CORNEJO POLAR, *Los universos narrativos de José María Arguedas*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1973.
- Antonio CORNEJO POLAR, « Tradición migrante e intertextualidad multicultural : el caso de Arguedas », *CELEHIS, Revista del Centro de Letras hispanoamericanas, UNMdP, Mar del Plata*, vol. 1, n° 6-7-8 (1996), p. 45-56.
- Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Carlos FUENTES, « Gente de razón », *Constancia y otras novelas para vírgenes*, México, Fondo de cultura económica, 1990, p. 287-318.
- Édouard GLISSANT et Patrick CHAMOISEAU, *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?* Paris, Editions Galaade, Institut du Tout-monde, 2007.
- John V. MURRA y Mercedes LÓPEZ-BARALT, *Cartas de Arguedas*, Lima, PUCP, 1998.
- ENCUENTRO DE NARRADORES PERUANOS, *Primer encuentro de narradores peruanos en Arequipa*, Lima, Casa de la Cultura, 1969.
- Ángel RAMA, « Puentes y padres en el infierno: Los ríos profundos de J. M. Arguedas », *Revista de crítica literaria latinoamericana*, n° 12 (1980), p. 91-137.
- Ángel RAMA, *Transculturación narrativa en América latina*, México, Siglo XXI editores, 1982.
- Rosana ORIHUELA, *L'altérité dans la langue romanesque de José María Arguedas : étude d'une poétique hétérolingue*, Université de Caen, décembre 2019, thèse de doctorat sous la direction du Professeure Ina Salazar.

Mario VARGAS LLOSA, *La utopía arcaica. José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*, México, Fondo de cultura económica, 1996.

NOTES

1. Miguel DE CERVANTES SAAVEDRA, « El celoso extremeño » [1613], Harry Sieber (éd.), *Novelas ejemplares*, vol. II, Madrid, Cátedra, 2002, p. 135.
2. Carlos FUENTES, « Gente de razón », *Constancia y otras novelas para vírgenes*, México, Fondo de cultura económica, 1990, p. 290.
3. José María ARGUEDAS, *El zorro de arriba y el zorro de abajo* [1971], Buenos Aires, Editorial Losada, 1975, p. 278-279.
4. Indiens qui travaillent pour l'hacienda.
5. *Primer encuentro de narradores peruanos en Arequipa*, Lima, Casa de la Cultura, Lima, 1969, p. 37.
6. José María ARGUEDAS, *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 91.
7. José María ARGUEDAS, *Los ríos profundos* [1958], Madrid, Cátedra, 1996.
8. José María ARGUEDAS (1971), *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 281-282.
9. José María ARGUEDAS, *Obra antropológica*, t. 2, Lima editorial Horizonte, Conferencia 17 de setiembre de 1966, p. 442.
10. José María ARGUEDAS, « El niño indio actual », 1966, in *Obra antropológica*, op. cit., p. 238.
11. Ángel RAMA, « Puentes y padres en el infierno : *Los ríos profundos* de J. M. Arguedas », *Revista de crítica literaria latinoamericana*, n° 12 (1980), p. 91.
12. José María ARGUEDAS, *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 276.
13. Dans *El Sexto*, roman dont la gestation sera très difficile, Arguedas à travers le personnage de Gabriel, raconte l'expérience traumatisante de son séjour de huit mois au pénitencier liménien El Sexto, pour avoir participé en 1938, alors jeune étudiant à l'Université de San Marcos, à une manifestation antifasciste.
14. *Cartas de Arguedas*, Ed John V. Murra y Mercedes Lopez-Baralt, Lima, PUCP, 1998, p. 145 ; carta del 20/ 1967/ 02.
15. *Ibid.*, p. 253.
16. Texte fondateur pour comprendre la cosmovision andine, ce recueil de mythes découvert dans la région de Huarochirí (centre du Pérou à 200 kilomètres de Lima) est retranscrit en quechua par le père Francisco de Ávila vers 1598 ; il a été traduit par José María Arguedas (1966) et par Gerald Taylor (2001).
17. José María ARGUEDAS, *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 97. Le huayco est aussi appelé *lloqlla* : « la avalancha de agua, de tierra, raíces de árboles, perros muertos, de piedras que bajan bataneando con las primeras lluvias en estas bestias montañas...
—Así es ahora Chimbote; oiga usted. »
18. José María ARGUEDAS, *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 282.
19. José María ARGUEDAS, *Los ríos profundos* [1958], Madrid, Cátedra, 1995, p. 265.
20. Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 41.
21. *Los ríos profundos*, op. cit., p. 183.
22. José María ARGUEDAS, *Todas las sangres* [1964], Buenos Aires, Losada, 1971, t. 2, p. 50.
23. *Los ríos profundos*, op. cit., p. 143.
24. Gaston BACHELARD, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1948, p. 210.
25. José María ARGUEDAS, *Obra antropológica*, t. 7, op. cit., p. 235.
26. Antonio CORNEJO POLAR, *Los universos narrativos de José María Arguedas*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1973, p. 114.

27. Ángel RAMA, *Transculturación narrativa en América latina*, México, Siglo XXI editores, 1982, p. 250.
28. *Los ríos profundos*, op. cit., p. 242.
29. José María ARGUEDAS, « El wayno y le problema del idioma en el mestizo » [1940], *Obra antropológica*, op. cit., p. 273.
30. José María ARGUEDAS, « Entre el kechwa y el castellano: la angustia del mestizo » [1939], *Obra antropológica*, t. 1, Lima, Editorial Horizonte, 2012, p. 208.
31. Il faut attendre l'année 1975 sous le régime des militaires réformistes conduit par Juan Velasco Alvarado pour que le quechua soit déclaré langue officielle au côté du castillan ; ce que confirmera la constitution de 1993.
32. José María ARGUEDAS, « No soy un aculturado » (1968) in *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1971, p. 282.
33. José María ARGUEDAS, « La novela y el problema de la expresión literaria en el Perú », *Mar del Sur, Revista peruana de cultura*, año II, n° 9 (enero-febrero 1950), p. 17.
34. Cf. voir l'excellente thèse de doctorat de Rosana ORIHUELA, *L'altérité dans la langue romanesque de José María Arguedas : étude d'une poétique hétérolingue*, Université de Caen, décembre 2019 sous la direction du Professeure Ina Salazar, p. 19.
35. José María ARGUEDAS, *Obra antropológica*, t. 7, op. cit., « El indigenismo en el Perú », p. 83.
36. José María ARGUEDAS, « La realidad actual del indio » [1956] in *Obra antropológica*, Lima, Editorial Horizonte, 2012, t. 4, p. 179.
37. Mario VARGAS LLOSA, *La utopía arcaica. José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*, México, Fondo de cultura económica, 1996, p. 29.
38. José María ARGUEDAS, « Evolución de las comunidades indígenas, El valle del Mantaro y la ciudad de Huancayo: un caso de fusión de culturas no perturbadas por la acción de las instituciones de origen colonial » (1957), *Obra antropológica*, Lima, Editorial Horizonte, t. 4, 2012.
39. José María ARGUEDAS, « Evolución de las comunidades indígenas », op. cit., p. 349.
40. José María ARGUEDAS, « El indigenismo en el Perú » [1965], *Obra antropológica*, t. 7, p. 87.
41. Murs qui subsistent aujourd'hui encore : se sentant en danger les habitants de l'élégant quartier Las Casuarinas ont fait ériger un mur pour les protéger de leurs voisins, les habitants de l'urbanisation populaire Pamplona, qui sont aussi leurs employés de maison, jardiniers, etc. ; on l'appelle « el muro de la vergüenza ».
42. José María ARGUEDAS, « No soy un aculturado », in *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1971, p. 282.
43. *Los ríos profundos*, op. cit., p. 144.
44. *Ibid.*, p. 147.
45. José María ARGUEDAS, *Las comunidades de España y del Perú*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1968.
46. « Pachakuti: s.(mit) vuelta del tiempo; retorno del mundo; retorno del tiempo; retorno de la pacha; mundo vuelto; la tierra que regresa; transmutación cósmica que sucede entre una era y la próxima (*en historia Inka*) », AULEX « Diccionario quechua - español runasimi » [on line] [consulté le 23 mars 2020] <URL : <https://aulex.org/qu-es/>>.
47. « El sueño del pongo » [1965], conte oral recueilli, traduit et réécrit par Arguedas [consulté le 23/03/2020] <URL : <https://lecturia.org/cuentos-y-relatos/jose-maria-arguedas-sueno-del-pongo/1062/>>.
48. *Todas las sangres*, op. cit., p. 259.
49. *Ibid.*, p. 260
50. *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 271.

51. Antonio CORNEJO POLAR, « Tradición migrante e intertextualidad multicultural: el caso de Arguedas », *CELEHIS, Revista del Centro de Letras hispanoamericanas*, UNMDP, Mar del Plata, vol. 1, n° 6-7-8 (1996), p. 48.
52. *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, op. cit., p. 273.
53. Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires du Collège de France (1976-1977)*. Texte établi par Claude Coste, Paris, Seuil, IMEC, 2002, p. 96.
54. Edouard GLISSANT et Patrick CHAMOISEAU, *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?*, Paris, Editions Galaade, Institut du Tout-monde, 2007, p. 25.

RÉSUMÉS

Cet article analyse comment José María Arguedas né dans le Pérou de castes du début du xx^e siècle a consacré sa vie et son œuvre à venir à bout des murs qui séparaient deux mondes antagoniques, Lima et la Sierra, conscient aussi des bouleversements que cela entraînerait. Mais le grand *huayco* qui commence à partir des années cinquante, c'est-à-dire l'afflux de migrants andins sur Lima, susceptible de mettre en danger une culture traditionnelle confrontée soudain à la modernité, sera accueilli par Arguedas comme un *pachakuti* d'où surgirait – espérait-il – une société plus harmonieuse, où tout mur discriminatoire serait tombé : un pays de « tous les sangs ».

This article analyses how José Maria Arguedas, born in a Peru of class consciousness in the early XXth century devoted his life to end the walls that separated two antagonic worlds: Lima and the sierra, consequently aware of the disruption should it carry on. But the great *huayco* that began from the fifties, that is to say the rush of andean migrants to Lima, that could threaten a traditional culture suddenly confronted with modernity, will be considered by Arguedas as a *pachakuti* from which should loom up -he hoped- a society more harmonious where every discriminatory wall should fall, a country of «every blood».

INDEX

Keywords : Peru, Arguedas, walls, discrimination, urban migrations, melting pot

Mots-clés : Pérou, Arguedas, murs, discrimination, migrations urbaines, métissage

AUTEUR

FRANÇOISE AUBÈS

Université de Paris Nanterre